

DU MÊME AUTEUR
chez le même éditeur

La Lamentable Tragédie de Titus Andronicus
Traduit par A. Markowicz

La Vie et la Mort du roi Richard II
Traduit par A. Markowicz

La Tempête
Traduit par A. Markowicz

Le Songe d'une nuit d'été
Traduit par F. Morvan et A. Markowicz

La Vie de Timon d'Athènes
Traduit par A. Markowicz

Troilus et Cressida
Traduit par A. Markowicz

La Tragédie d'Othello, le Maure de Venise
Traduit par A. Markowicz

Macbeth
Traduit par A. Markowicz

Hamlet
Traduit par A. Markowicz

Le Roi Richard III
Traduit par A. Markowicz

Comme il vous plaira
Traduit par A. Markowicz

Le Roi Lear
Traduit par F. Morvan avec la collaboration d'A. Markowicz

WILLIAM SHAKESPEARE

Mesure pour mesure

Traduit de l'anglais par
André Markowicz

avec la collaboration de
George Hugo Tucker

Préface
Margaret Jones-Davies

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original
Measure for Measure

© 2008, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac - 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 - Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-235-1

*Cette pièce a été créée le 7 novembre 2008 à MC93
Bobigny dans une mise en scène de Jean-Yves Ruf.*

Avec :

LE DUC : Jérôme Derre
ANGELO : Éric Ruf (Sociétaire de la Comédie-Française)
ISABELLE : Laetitia Dosch
CLAUDIO : Igor Mendjisky
LUCIO : Pierre Hiessler
BOUFFON : Alexandre Soulié
ESCALUS : Jean-Jacques Chep
PRÉVÔT : Jacques Hadjaje
MARIANNE : Noémie Dujardin
LAMOUSSE / BERNARDIN / GENTILHOMME 2 : Jacques Tresse
DUCOUDE / GENTILHOMME 1 / FRÈRE THOMAS : Xavier Legrand
MADAME FOUTUE / ABHORSON / FRÈRE PIERRE : Laurent Menoret
JULIETTE : Christelle Carlier

Assistante à la mise en scène : Christelle Carlier
Scénographie : Laure Pichat
Costumes : Claudia Jenatsch
Lumière : Christian Dubet
Son : Jean-Damien Ratel

Coproduction : MC93 Bobigny, Théâtre de Vidy-Lausanne, Le Chat
Borgne Théâtre, Maison de la culture d'Amiens, Le Maillon-Théâtre de
Strasbourg.

Avec la participation artistique du Jeune Théâtre National.

DRAMATIS PERSONÆ

VINCENTIO, *le duc.*

ANGELO, *le délégué.*

ESCALUS, *vieux seigneur.*

CLAUDIO, *jeune gentilhomme.*

LUCIO, *jeune dispendieux.*

Deux autres gentilshommes comme lui.

LE PRÉVÔT.

FRÈRE THOMAS *ou* FRÈRE PIERRE.

DUCOUDE, *simple gendarme.*

LAMOUSSE, *gentilhomme écervelé.*

POMPÉE (LE BOUFFON), *serviteur de Maîtresse Foutue.*

ABHORSON, *bourreau.*

BERNARDIN, *prisonnier dépravé.*

ISABELLE, *sœur de Claudio.*

MARIANNE, *promise à Angelo.*

JULIETTE, *bien-aimée de Claudio.*

FRANCISCA, *nonne.*

MAÎTRESSE FOUTUE, *maquerelle.*

La scène est à Vienne.

ACTE PREMIER

Scène 1

Entrent le duc, Escalus, des seigneurs.

LE DUC.

Escalus.

ESCALUS.

Seigneur.

LE DUC.

Vous exposer le bon gouvernement
Serait pour moi sembler aimer les phrases,
Puisque je sais que votre propre science
Surpasse toute borne des conseils
Que je puis vous donner sur le sujet.
Il ne me reste donc qu'à laisser faire
Votre aptitude et votre valeur propre
Dans leur office. La nature de notre peuple,
Le droit commun et les institutions
De notre ville, vous en connaissez
L'art et la théorie mieux que personne
Autour de moi. Voici notre mandat
Que je ne voudrais pas vous voir gauchir.
Faites venir Angelo face à nous.

Quelle image de nous montrera-t-il ?
Car nous l'avons élu, du fond de l'âme,
Pour tenir notre place en notre absence,
Nous lui avons donné notre terreur
Et nous l'avons vêtu de notre amour,
Donnant tous les organes du pouvoir
À sa délégation. Qu'en pensez-vous ?

ESCALUS.

S'il est quelqu'un à Vienne qui soit digne
De l'ampleur de la grâce et de l'honneur,
C'est bien Lord Angelo.

Entre Angelo.

LE DUC.

Mais le voici.

ANGELO.

Toujours soumis aux vœux de Votre Grâce,
Vos plaisirs sont mes ordres.

LE DUC.

Angelo,

Il y a dans ta vie un caractère
Qui expose à celui qui le regarde
Ton être entier. Toi et ce qui est tien
N'êtes pas tiens pour vous laisser vous perdre –
Cela en toi, et toi-même en cela.
Le Ciel nous garde comme des flambeaux,
Pas pour nous-mêmes ; car, si nos vertus
Ne sortent pas de nous, c'est comme si
Elles n'existaient pas. Une noble émotion
Produit un acte noble ; et la nature

N'aura jamais prêté une parcelle
De sa magnificence sans fixer
En déesse attentive à ses avoirs
La gloire en gratitude et en usage
En tant que créancière. Mais je parle
À quelqu'un qui illustre ma tirade.
Écoute donc, Angelo :
En notre absence, sois nous-même à plein.
Que la clémence et que la mort à Vienne
Vivent de par ta bouche et par ton cœur.
Escalus, dont il fut d'abord question,
Est ici ton adjoint. Voilà ton ordre.

ANGELO.

Seigneur, tentez encore mon métal
Avant qu'une figure aussi sublime
Y soit frappée.

LE DUC.

Assez d'échappatoire :

Le choix qui vous désigne est réfléchi,
Il est mûri ; prenez donc vos honneurs.
Notre hâte à partir est si pressante
Qu'elle passe avant tout et laisse en friche
Des questions de grand poids. Nous vous écrivons,
Quand nous aurons le temps et le loisir,
Ce qu'il en est de nous, vous nous direz
Les nouvelles d'ici. Sur ce, adieu.
Je vous laisse à l'heureuse exécution
Des ordres que tu as.

ANGELO.

Permettez-nous,
Seigneur, de vous accompagner un peu.

LE DUC.

Ma hâte l'interdit.
Et vous n'avez besoin, sur mon honneur,
D'avoir aucun scrupule. Votre action
S'étend comme la mienne, vous pouvez
Appesantir ou adoucir les lois
En votre âme et conscience. Votre main ;
Je m'en vais en secret. J'aime le peuple,
Mais m'offrir en spectacle me déplaît :
C'est bel et bon, mais, moi, je ressens mal
Tous ces saluts, ces applaudissements ;
Et je ne pense pas qu'un homme sage
Puisse les apprécier. Et donc, adieu.

ANGELO.

Que les cieux favorisent vos desseins.

ESCALUS.

Que Dieu vous guide et vous ramène heureux.

LE DUC.

Merci ; adieu à vous.

Il sort.

ESCALUS.

Accordez-moi, monsieur, de vous parler
D'un cœur sincère, et il m'importe, à moi,
D'examiner ma charge jusqu'au fond.
J'ai un pouvoir, mais nul ne m'a instruit
De sa nature et de son étendue.

ANGELO.

Et moi pareil. Retirons-nous ensemble

Pour être satisfaits dès que possible
Sur la question.

ESCALUS.

Je vous suis, monseigneur.

Ils sortent.

Scène 2

Entrent Lucio et deux autres gentilshommes.

LUCIO. – Si le duc, avec les autres ducs, n'arrive pas à composer avec le roi de Hongrie, bah, tous les ducs vont tomber sur le râble du roi.

GENTILHOMME 1. – Que les cieux nous accordent leur paix, et pas celle du roi de Hongrie.

GENTILHOMME 2. – Amen.

LUCIO. – Tu conclus comme le pirate papelard qui avait pris la mer avec les Dix Commandements, mais qui en avait gratté un sur la Table.

GENTILHOMME 2. – « Tu ne voleras point » ?

LUCIO. – Oui, c'est celui-là qu'il avait escamoté.

GENTILHOMME 1. – Eh, c'était un commandement qui commandait au capitaine et à toute sa troupe de renoncer à leur fonction ; ils s'étaient embarqués pour voler. Chez nous autres, les soldats, je ne connais personne,

quand on bénit le repas, qui apprécie trop la prière pour la paix.

GENTILHOMME 2. – Je n'ai jamais vu un soldat qui ne l'aimait pas.

LUCIO. – Je te crois ; parce que j'ai idée que tu n'es jamais entré dans un lieu où on disait des grâces.

GENTILHOMME 2. – Pardon ? une bonne douzaine de fois.

GENTILHOMME 1. – Tiens donc, et sur quelle gamme ?

LUCIO. – Oh, mais n'importe laquelle, et dans n'importe quelle langue.

GENTILHOMME 1. – Et dans n'importe quelle religion, n'est-ce pas ?

LUCIO. – Et alors ? La grâce est la grâce, malgré toutes les controverses ; toi, par exemple, tu es une sale ordure, malgré toutes les grâces.

GENTILHOMME 1. – On est de la même étoffe, juste une question de ciseaux.

LUCIO. – Bah, tiens : la différence entre la frange et le velours. Tu es la frange.

GENTILHOMME 1. – Et toi le velours ; toi, tu es du bon velours, du velours à trois poils ; moi, je préférerais être une frange de serge bien anglais, et me sentir au poil, quand, toi, comme un velours français, tu restes le poil ras. C'est assez bien senti, ce que je dis ?

LUCIO. – Je crois que oui ; et je prends ça au sens le plus cuisant. Je vais, sur ta propre confession, apprendre à boire à ta santé ; mais, tant que je suis vivant, je ne boirai plus dans ton verre.

GENTILHOMME 1. – Je crois que je me suis fait du tort, non ?

GENTILHOMME 2. – Oui, ça, c'est sûr ; et que tu infectes ou pas.

Entre Mme Foutue.

LUCIO. – Regarde, regarde, voilà Mme Soulagement ! J'ai acheté tellement de maladies sous son toit que ça se monte à...

GENTILHOMME 2. – À quoi, je t'en prie ?

LUCIO. – Juge toi-même...

GENTILHOMME 2. – Trois mille douleurs par an.

GENTILHOMME 1. – Oui, et plus.

LUCIO. – Plus une couronne française.

GENTILHOMME 1. – Tu me vois toujours plein de maladies ; mais tu es dans l'erreur ; je suis en pleine forme.

LUCIO. – Dis plutôt que tu es plein – parce que tu sonnes un peu creux, et ce qui est creux en toi, c'est le squelette ; l'impiété a gobergé sur toi.

GENTILHOMME 1. – Dis donc, c'est laquelle de tes hanches qui a la sciatique la plus carabinée ?

MME FOUTUE. – Non mais : il y a là-bas quelqu'un qu'on arrête et qu'on mène en prison, et qui vaut mieux que cinq mille d'entre vous.

GENTILHOMME 2. – Qui ça, dis-moi ?

MME FOUTUE. – Mais enfin, monsieur, Claudio ; le signior Claudio.

GENTILHOMME 1. – Claudio en prison ? Ce n'est pas possible.

MME FOUTUE. – Mais si. Je sais bien que si. Je l'ai vu arrêté ; je l'ai vu emmené ; et, qui plus est, d'ici trois jours, on lui coupera la tête.

LUCIO. – Oh, après toutes ces frasques, ça me ferait de la peine. Tu es sûre de ça ?

MME FOUTUE. – Oh mais, je vous jure ; et c'est pour avoir fait un enfant à Mme Juliette.

LUCIO. – Croyez-moi, ça se peut bien : il m'avait promis de me retrouver il y a deux heures, et il tient toujours strictement parole.

GENTILHOMME 2. – Et puis, ça me rappelle vraiment ce dont on a déjà parlé.

GENTILHOMME 1. – Surtout, ça confirme la proclamation.

LUCIO. – Sortons ! Essayons de savoir ce qu'il y a de vrai.

Ils sortent.

MME FOUTUE. – Voilà, avec la guerre, avec les fièvres, et la potence, et toute cette pauvreté, moi, je suis désachalandée. Eh bien ? Quelles nouvelles ?

Entre le bouffon.

LE BOUFFON. – Ce gars, là-bas, on l'emmène en prison.

MME FOUTUE. – Ah la la ! Et qu'est-ce qu'il a fichu ?

LE BOUFFON. – Une femme.

MME FOUTUE. – Oui, mais quel est le crime ?

LE BOUFFON. – Braconnage de truite en rivière privée.

MME FOUTUE. – Comment ? il a fait un enfant à une vierge ?

LE BOUFFON. – Non : mais il a fait une vierge à une femme. Vous n'avez pas entendu la proclamation, non ?

MME FOUTUE. – Quelle proclamation, mon bon ?

LE BOUFFON. – Toutes les maisons dans les faubourgs de Vienne doivent être rasées.